

UN ROND

LE PÈRE PEINARD

Réflexes GNIAFF

PARAISANT LE DIMANCHE



ABONNEMENTS FRANCE... 1 50

REDICTION ET ADMINISTRATION 15, Rue Lavoisier 15, (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS ÉTRANGER... 2 50

ZUT, POUR LE TIRAGE AU SORT! RÉVOLTE DE PAYSANS GIRONDINS



Conscrits de la Sociale

Les Belges sont réputés pour leur sacré mépris de conscription et d'imitation — de tout faire à l'instar des Français.

Mé bien, pour une fois, savez-vous, nous serions toutrement bien lunés, nous, les malins de France, en contrefaisant les Belges.

Savez-vous, godfordom, que les fistons de là-bas s'entendent richement à fabriquer de la propagande antimilitariste. Ils nous rendent toutrement des points sur ce chapitre.

Et ce n'est pas d'aujourd'hui!

Il y a déjà plusieurs années qu'à chaque saison du tirage au sort, une tapée de jeunes bougres se fichent en campagne et, par des réunions, des placards, des journaux — et aussi de galbouses manifestations dans les rues! — affirment leur dégoût du métier militaire et démontrent que l'armée n'a été instituée que pour la protection des capitales.

Les Jeunes Gardes Socialistes ne barguignent pas avec le militarisme: ils l'assolent de sacré façon et ont le joie de voir leur ardente propagande donner des résultats.

Si bien que cette gares d'institution est, en Belgique, plus sujette à moqueries qu'à autre chose.

Quand des troubades défilent par les rues, les couillons que l'allure guerrière de ces déguisés enthousiasme, sont toutrement rares. La plupart des types regardent la procession en rigolant — tout comme ils relâqueraient une kermesse de saltimbanques.

En France, nous sommes autrement lourds!

Le tintintint des trompettes et le riantant des tambours attire un tas de nigaudouilles — kif-kif les étions attirant les mouches à merde!

Et vous voyez ces andouillards bomber le poitrine, se donner des airs d'avoir avalé un manche à balai et se mettre au pas, marchant à la cadence des trouillons.

Ah oui, godfordom, nous avons toutrement besoin d'opérer à l'instar des Jeunes Gardes de Belgique!

Là-bas, la Grève des Conscrits n'est pas une palatine qui rime à rien.

Les fistons qui sont de la classe ne talent pas le coché: ils en profitent pour chasser leur anépis de la caserne.

Chez nous, on est toutement plus rouilliers, non d'une pipe!

Certes, il ne manque pas de petits cas qui ont des idées dans le citron et pour qui l'heure est venue de tirer au sort.

Pourtant, ils n'opèrent pas autrement que les pantouffiers!

Ils s'en vont tirer leur numéro comme si rien n'était et il n'y a toute pas mèche de les distinguer des autres conscrits.

Pourquoi ça?

Dem, c'est que, nous autres, nous sommes des lapins pas ordinaires: on peut avoir des idées excessives, fleuriantes, chevalues et toutrement avantées, sans que ça dérange le petit train-train rouillier. On n'aime guère se faire remarquer.

Or, comme le type qui n'aurait pas « comme les autres » est relâqué de travers et mal noté par son pipelet, on suit le courant et on emballe le pas.

Il n'y a pas de doute: nous sommes tout ce qu'il y a de plus moutons de Penurge!

Nos vieux et les gens à tempérament rassis et racorni, les paralitiques, les châtés et les cerveteux en citrouille sèche ne sont d'ailleurs pas avares de lavements et de conseils réfrigérants: « Fais comme les autres! Ça n'empêche pas les sentiments. En dedans de toi, tu peux penser ce que tu veux. Ainsi, peut-être as-tu raison en disant que le militarisme est une dégoutation. Mais, garde ça pour toi... et vas tirer comme les autres. »

« Fais comme les autres!... Avoir des idées en dedans, qu'on garde pour soi!... »

Voilà les fermineuses pantoufferies qu'on nous introduit!

La belle fouteuse que d'avoir des idées en dedans de soi! Elles peuvent être tout et plus mirifiques, si elles ne sont pas, elles n'éclairaient pas plus qu'une croûte de chien dans une lanterne.

Ce qui se passe dans les doigts de pied n'intéresse que les chaussettes!

Si donc, nous étions des zigues à poil, ce à quoi nous devrions nous habiller, c'est à nous extérioriser carrément: à clamer nos idées sur les toits et à faire cadrer nos actions avec nos pensées.

Du coup, cré pétard, ça prendrait une autre tournure!

Certes, il ne manque pas de jeunesse qui sont déracées de préjugés et qui ont le militarisme quelque part.

Il y en a une foultitude, — j'en suis convaincu!

Quoique ça, combien, pour le tirage au sort, ont eu l'initiative de manifester leurs opinions?

On les compte, non de dieu!

La semaine dernière j'ai cité deux conscrits de Pierrefitte qui ont refusé de mettre la main au goguenot.

Ces jours-ci, à Saint-Denis, les conscrits attachés se sont tendus d'un chouette manifeste où ils expliquaient à leurs copains pourquoi la grève des conscrits est une bonne binaise. Puis, plusieurs conscrits, à l'appel de leur nom, ont envoyé pâlir les autorités et à une ribambelle, ils se sont trimballés dans le palais, encocardés de rouge et de noir, en goguant l'Internationale.

À Troyes, il s'est trouvé dix sept riches fistons pour refuser de tirer leurs numéros. C'est un petit gas d'un patelin des environs, qu'accompagnait son père, qui a donné le branle. Le maire lui ayant demandé pourquoi il ne tirait pas, il a crânement répliqué que le militarisme lui puant au nez il ne voulait pas se numéroter, kif-kif le bétail qu'on mène à l'abattoir.

Y a-t-il eu, en d'autres patelins, d'identiques manifestations?

Je le souhaite, — et je le suppose, non de dieu! mais je n'en sais toute rien!

De telles manifestations seraient une réponse tout à fait de circonstance, aux nouvelles crapuleries de la gouvernance.

Savez-vous à quoi on occupe les troubades?

« À manipuler le flingot, à pivoter comme des manivelles, à cirer les semelles des godillots, à obéir continuellement, » allez-vous dire.

Talala! c'était bon dans l'ancien temps, — alors qu'il fallait faire croire au populo que l'armée a pour fonction de surveiller et de protéger les frontières.

Aujourd'hui, y a plus besoin de se gêner: on affiche et on proclame la véritable fonction de l'armée, — foie d'hypocrisie!

Et voici à quoi on occupe nos fistons encapés:

Tous ces jours-ci dans les casernes de Paris, les troubades de la classe 1897

et 1898 ont été exercés à la bataille des rues, contre le peuple. On leur a seriné ce qu'ils devront faire en présence de la foule. On leur a expliqué que si un manifestant veut les prendre par la douceur et les sentiments ils doivent pointer la batonnette sur lui.

Surtout, on leur a fait la théorie du tir sur les émeutiers et on n'a pas manqué de leur hever qu'ils devront, l'ordre donné, tirer sur le populo sous peine de mort. On a même cyniquement ajouté qu'ils devront tirer à l'événement sans s'occuper des personnes se trouvant dans la foule.

Ce qui veut dire que si, dans le tas, il y a femmes et enfants, les troubades devront les assassiner — sans pitié! A plus forte raison leur a-t-on recommandé de bien viser s'ils guignent dans la foule une frimboie de connaissance — ami, frère, mère!

Voilà qui est franc, non de dieu!

Les choses sont mieux ainsi: l'armée étalant carrément sa fonction réelle — soutenue des riches et des dirigeants — c'est rupinkoff!

Nous voilà au bout des illusions bêtaïsses!

Et c'est les chameaucrates qui feraient leur poire si, en réponse aux exences sanguinaires de guerre civile, la Grève des Conscrits se mijotait dar-dar!

Révolte de paysans

Lorsque les jean-foutre de la haute nous bavent que la propriété individuelle est aussi vieille que le monde, ils nous montent seulement le job.

Il y a une demi-douzaine de siècles, en France (aussi bien que dans toute l'Europe) presque tout était communal, — à part les domaines accaparés par les bandits féodaux et la crapule ensoutannée, moines, nonnes et ratichons.

Au siècle dernier encore, au moment de la grande révolution, les bourgeois n'avaient pas complètement extirpé les vestiges du communisme. Il subsistait une chière de biens communaux ou, en commun était mené pâlir le bétail du village: il y avait aussi des bois communaux, — même des champs. Dans une quantité d'endroits, entre autres dans la Nièvre, on rencontrait des hameaux qui étaient des colonies complètement communistes.

Mais, comme le système communiste engendre trop de sympathies entre les bons bougres, apprend à s'entraider, à se rendre mutuellement service, fait germer la solidarité, les bourgeois firent des pieds et des pattes pour détruire les communaux existant, afin de n'avoir plus affaire qu'avec

de la poussière humaine. — des prolétaires sans appui.
Les grévistes n'ont que trop réussi ! Avant même 1789, les bourgeois avaient travaillé à démolir les Communaux ; mais c'est surtout quand eût éclaté la tourmente révolutionnaire que ces Jean-foutre s'attellèrent à cette désagrégation. Une tréfondière de mesures, plus arbitraires les unes que les autres, furent prises pour imposer le partage des Communaux.

Le prestige des grands mots, vides de sens : « Liberté ! Egalité ! ou la mort ! » empêchèrent les paysans de voir que les bourgeois les plumaient vifs.

Très peu rouspétèrent sur le moment. C'est seulement plus tard, dans les parages où des Communaux avaient persisté, qu'insoufflés par l'expérience, les pétrosequins trébuchaient sur leurs vieilles et humides coutumes.

En plus d'un endroit, — surtout dans la première moitié de ce siècle — les culs-terreux se rebiffèrent pour s'opposer au partage et l'éméute roula.

Or, maintenant, les Jean-foutre nous affirment, avec autant de sérieux qu'un marchand d'emplâtres, que les campuchards sont, par nature, ennemis de toute pratique communautaire.

Quelle sacrée blague ! Les paysans ont aujourd'hui de la méfiance pour cet alignement social, parce qu'ils en ont perdu le souvenir, et aussi, parce que les abrutisseurs patentés leur en ont dit pis que pendre.

Mais, foutre, s'ils avaient les coudées franches et qu'ils fussent laissés à leur initiative, sans personne pour leur fausser la compréhension, d'eux-mêmes, — sans qu'on les y excite ! — ils reviendraient vivement au communisme.

Ça recommencerait très simplement : ils s'entendraient d'abord pour qu'un seul berger garde les troupeaux de tout le village... le reste viendrait ensuite, de fil en aiguille !

— 0 —

Dans certains patelins, les Communaux n'ont pas été totalement abolis ; en Lorraine entre autres, il y a des forêts immenses où les paysans ont le droit d'aller faire du bois pour leurs besoins et, dans certains villages, s'il y a des vieux et des impotents, des fistons valides leur amènent tant et plus de bois qu'il leur en faut. Et, ce qui est caractéristique, grâce à ce petit communisme, dans ces patelins la vie est simple, facile, exempte de chichis et de mistouffles.

Il y a quelques années, dans les parages de la Lorraine allemande, la gouvernance prétendit supprimer cette prise au tas et, en retour, promit davantage de beurre que de pain aux paysans.

Les gas eurent de la méfiance — et bien leur en prit ! Sans faire d'épatés, ils menacèrent de foutre le feu aux forêts, si on leur interdisait de prendre du bois comme de coutume.

Ils tinrent parole, les bougres ! Des masses de soldats furent mis en sentinelles dans les forêts, on leur fit faire des tranchées pour arrêter la propagation du feu.

Ah ouat ! Ça n'empêcha pas le Coq Rouge de faire des siennes.
Tant et si bien que, pour éviter la destruction complète des forêts, la gouvernasse canna.

— 0 —

En France, on compte les patelins où les culs-terreux ont été assez mariales pour résister à l'expropriation capitaliste et conserver les usages communaux.

Ceux-là sont de riches feux — il leur a fallu du nerf, nom de dieu !

De ces campuchards au tempérament énergique et rouspèteur, y en a une belle nichée dans la Gironde : les habitants des trois communes de Cujanmestras, Arcachon et la Teste ont, à la force du poignet, conservé le droit d'usage dans la forêt de la Teste, grande à perte de vue, et qui faisait partie de l'ancien domaine du capital de Buch.

Les gas ont le droit de ramasser le bois mort, de couper le bois vif nécessaire à la construction et à la réparation de leurs maisons et de leurs bateaux. Quant aux accapareurs du sol, ils n'ont pu s'emparer que du privilège d'exploiter la résine des pins ; ils ne peuvent vendre le bois vif.

Et c'est ça qui fout ces charognards à ressort ! S'ils pouvaient couper du bois, tant et plus, et le bazarder à leur guise, les millions pleuvraient dans leurs coffres.

Inutile de dire que toutes les manigances de ces friponnilles capitalistes tendent à créer un précédent, de façon à pouvoir, ensuite, avec une apparence de légalité, dépouiller les paysans et leur interdire leurs usages communautaires.

À la suite d'incendies qui, l'an dernier, dévastèrent un sacré coin de la forêt, ces chats-rouges prétendent que les pins brûlés ne pouvaient être considérés, ni comme bois vif, ni comme bois mort, — et ils voulaient foutre le grappin dessus.

Les marchands d'injustice furent chargés de leur donner raison, — ils n'y manquèrent pas ! Les chats-fourrés bombardèrent un inspecteur des forêts, Grandjean, administrateur de la forêt de la Teste, avec pouvoir d'exploiter les parties incendiées.

Si les campuchards avaient été aussi bêtes que les richards sont crapules, ils pouvaient porter le deuil de leurs pas froids. Heureusement, les bougres n'ont pas, aux chasses ! Quand ils apprirent, un samedi, le Jean-foutre Grandjean allait faire enlever le bois coupé — qu'il avait vendu ! ils se rebiffèrent pour de bon. Au nombre de 2.000 et quelques, les bons bougres s'amènèrent sur les lieux d'exploitation et, sans barguigner, ils mirent en morceaux les poteaux de mine et les poteaux télégraphiques déjà prêts.

Ils y mirent de l'ardeur, nom de dieu ! ce fut un spectacle épouillant. La forêt était comme prise d'assaut.

Les paysans braillaient de joie. Et les haches cognaient et les scies grinçaient et les pins qu'avaient mouchés le dernier incendie s'abattaient, — et ils étaient vite dépiotés !

Quand vint le soir, en farandolant, une grande procession de charrettes, chargées à faire pêter les essieux, et attolées de boeufs, de vaches, de mules ou de bourricots, reprit le chemin des villages.

Les femmes et les grosses étaient de la fête et n'avaient pas été les moins ardents ! La gouvernance avait bien requisitionné les gendarmes ; il était arrivé des pandores de Bordeaux, d'Arcachon, de Bégnos... Mais, qu'avaient-ils foutre contre le populo soulevé ?

Les charpentiers à Félixque ayant voulu savoir les noms des campuchards rouspèteurs, les gas ont fièrement répliqué : « Nous sommes tous solidaires. Si l'on veut nos noms, on n'a qu'à les relever tous à l'état-civil des trois communes. »

— 0 —

Les paysans ont gagné la première manche. Qu'ils ne se laissent pas embobiner par les palabres menteuses des dirigeants et ils gagneront la partie complète.

Mardi, on s'attendait à une nouvelle rouspétance : « Nous serons sept mille, clamaient les gas, et nous marcherons tous à la défense de nos droits. Au besoin, nous bazarderons tout ! »

Devant tant de cranerie, les Jean-foutre de la haute ont tellement serré les fesses que le bout de ma plume n'aurait pu entrer d'un millimètre dans leur croupion.

Le Jean-foutre Grandjean a télégraphié illico à l'adjudicataire l'ordre d'arrêter les coupes, de ne pas expédier une machine pour scier le bois qui devait arriver le jour même et de licencier les ouvriers.

L'exploiteur a promis d'arrêter tout travail jusqu'après la décision de la Cour d'appel qui doit intervenir le 14 courant.

La victoire des paysans n'est donc pas définitive ! Les charognards de la haute battent en retraite, mais ils espèrent bien, d'ici une dizaine de jours, avoir semé la zizanie entre les paysans et les avoir tellement mâturés qu'ils se laisseront rouler sans peine.

Que les gas ouvrent l'œil, nom de dieu ! Plus que jamais, c'est le moment de ne pas s'endormir sur le rôti.

— 0 —

On raconte que, mardi, à la gare de Teste où 1.500 bons bougres et bonnes bougreses étaient en permanence, afin d'empêcher le chargement des trains de bois, le Jean-foutre Grandjean vint s'embarquer pour Bordeaux. Comme des gas lui montraient le poing et le huaien, il s'avança et fit du boniment : « Est-ce à ma vie que vous en voulez ? Me voici... Sans défense !... » Et patati et patatas.

Les paysans ne sont pas causeurs ; ils ne surent que répliquer aux hypocrites palabres du type. C'était pourtant simple, bon dieu ! Il n'y avait qu'à lui répondre : « Ce qu'on veut, c'est que tu nous foutes la paix ! On n'est pas allé te dérober. Pourquoi es-tu venu te mêler de nos affaires ? Pourquoi veux-tu nous voler et nous dépouiller de nos droits ? S'il n'étais pas venu chez nous, nous chercher pouille, nul n'aurait songé à te botter le cul ! »

A COUPS DE TRANCHET

Chasse aux roussins.

Un policier de Rome chargé de la surveillance des anarchos a été ramassé mort dans la rue.

Si ce porc se fut contenté de planter des choux, nul ne lui aurait planté de couteau dans les tripes.

On raconte que l'exécution de ce policier n'est que le commencement d'une série.

— 0 —

Civilisation de Peaux-Rouges.

Que ce soient des français, des anglais ou des américains qui s'occupent de civiliser des peuplades prétendues sauvages, c'est toujours pareil fourbi : le résultat est l'extermination des races qu'on prétend civiliser.

Avant peu, aux Etats-Unis, il n'y aura plus de Peaux-Rouges — de même qu'à Madagascar il n'y aura plus de Malgaches.

Déjà, grâce à l'alcool et aux massacres en règle, les Yankees ont presque détruit les

Peaux-Rouges quand un territoire indien leur fait envie, ils imaginent une révolte, s'offrent un massacre de prétendus sauvages et s'aproprient leurs terres.

Outre ces grandes hécatombes, l'extermination de cette race se continue en douceur par des vols et des meurtres individuels.

Quoi qu'il arrive, les Peaux-Rouges ont toujours tort !

Et dam, plutôt que de se laisser escorfler ainsi, une dizaine de mille d'Indiens Cherokees, Creeks et Delawares viennent d'acheter des terrains au Mexique où ils vont aller s'installer. Ces types-là ne sont sauvages que de nom ; ils ont reçu de l'instruction, sont de chouchettes agriculteurs... mais ils sont Indiens !

Cela suffit pour que les Yankees leur cherchant rogne continuellement.

— 0 —

Patriote à statuer.

Routre, out, il mérite une statue, autant que le colon Henry, le galonnard Boisson, qui ont eut de coffrer à Chalons parce qu'il vendait les secrets de Polichinelle de l'armée.

Je me fends d'un bouton de culotte à la souscription en sa faveur. Il en pleut, décidément, de ces patriotes du calibre d'Estorhazy et de Henry. En a-t-on eu depuis Cisse et Triponté !...

Tant mieux, nom de dieu ! Plus il y aura de traitres dans la gradaille, mieux ça vaudra : Ça aidera au populo à voir clair.

Au fait, pour quoi nos braves officiers se gênaient-ils ? Qui ne sait que le patriotisme n'est qu'un commerce — tout comme l'épicerie et la religion chrétienne ?



Légitime défense !

Sitous les bons bougres dont la police envahit arbitrairement les domiciles recevaient la pistolette, revolver au poing, kif-kif le bruxellois Willems, — les roussins deviendraient vite d'un difficile recrutement.

Ces sales hiboux choisissent le métier de policier par horreur du travail ; ils peuvent se les rouler toute la journée et cultiver sans arias le poil qu'ils ont dans la main. Ils en auraient vite soupiré si les risques étaient trop grands et si, à toute expédition, ils craignaient d'être salués à coups de trique... ou d'autre chose.

Evidemment, le bon bougre qui fait violente réception à la police risque gros, — s'il est pris !

Willems, qui vient de trinquer à Bruxelles, en sait quelque chose : on lui a administré quinze ans de travaux forcés !

Il était pourtant en plein état de légitime défense : la police avait envahi sa ferme sous prétexte de rechercher de la fausse-monnaie ; la maison fut retournée, visitée de fond en comble et les fureteurs ne dénichèrent rien.

Donc, la perquisition était arbitraire. Or, déjà fort de son innocence et, en outre, exaspéré par la vue des roussins s'amenant revolver au poing, il n'y a rien d'épatant à ce que Willems ait tiré sur ses agresseurs.

Si les jurés eussent été des hommes ils l'auraient félicité de son audacieuse rébellion ; comme ils n'étaient que des bourgeois, ils l'ont salé !

Quand Willems eut tiré sur les policiers ceux-ci eurent un moment de trouble dont le gas profita pour s'éclipser. Il se serait échappé sans la trufferie d'un tas de prolétaires qui se bombardèrent policiers volontaires.

Il n'y en a que trop de ces imbéciles qui, lorsqu'ils entendent brailler : « Arrêtez-le ! » courent aux trousses d'ils ne savent qui et essaient de barrer la route au fuyard.

En ce cas, tant pis s'ils sont mouchés : ils n'avaient qu'à se tenir à l'écart !

L'un de ces niguedouilles, qui reçut de Willems une balle dans le tibia, a bavé au comptoir d'injustice : « Je me suis mis en face de lui et il m'a tiré dessus... »

Bougre de sauld, tant pis pour toi ! Tu n'aurais qu'à ne pas te mettre en face... Et encore, dans son exaspération, Willems a été gentil, tu devrais lui en être reconnaissant : il a tiré sur tes jambes ! S'il eut tiré en face, droit devant lui, instinctivement, tu sucerais maintenant les pissenlits par la racine.

C'est déjà trop que le populo soit assez bécasse pour laisser les policiers faire leur métier, — le moindre est de s'abstenir de leur prêter assistance.

Trop de franchise

Les chats-fourrés n'aiment pas s'entendre dire de dures vérités.

Malheur à ceux qui l'osent !

L'autre jour, au comptoir correctionnel de Paris, comparait un putoin qui s'était offert un déjeuner au grand air, — faute de braise pour payer le gargotier.

Comme les marchands d'injustice le considéraient il les traits de cachas.

Seules auraient pu se plaindre de la comparaison les bonnes bêtes qui nous pissent le lait.

Sans démarrer, les enjuponés ostroyèrent à l'irrévérencieux putoin trois ans de prison.

Trois ans de prison, pour un mot... c'est bougrement raide !

Une autre victime de l'injustice des enjuponés est une bonne bougresse, Mme Langrais qui, à cran de ne pouvoir se faire rendre justice, a écrit au ministre qu'à bout de patience elle irait ficher un revolver sous le nez des ramollis de la Cour de cassation qui ne s'occupaient pas de ses petites affaires.

Cette simple menace lui coûte presque aussi cher que d'avoir agi : 18 mois de prison !

Ça coûte chaud de vouloir avoir raison malgré les juges.

En voilà des injustices, nom de dieu ! Qui donc va s'occuper de reviser ces acclé-ratesses ?

Personne, les victimes étant de pauvres diables !

Sabottage patronal

Partout et en tout, les richards sabottent ferme, nom de dieu !

Ils se moquent que leur sabottage coûte la vie à des tapées de gens, — pourvu que leurs poches s'emplissent, ils se foutent du reste.

Pis que tous les autres capitalistes les entrepreneurs de travaux sont de sacrés saboteurs ; aussi, ils s'enrichissent vivement !

C'est parce qu'elle avait été bougrement sabotée que, il y a deux mois, la maison de la rue des Apennins s'est effondrée, ensevelissant une douzaine de prolétaires.

Rue Caulaincourt, pareille aventure menace une trifouillée de maisons qu'on a construit depuis quelques années, — ou qu'on construit encore, — et qui risquent de s'écrouler d'un moment à l'autre. Certaines de ces baraques sont lézardées avant même d'être achevées.

La cause ?

Toujours le sabottage !

À la prison de Fresnes il y a eu identique fourbi : là, le sabottage des entrepreneurs a dégotté tout ce qu'on peut imaginer. Mais foutre, il n'y a pas à s'en plaindre : une prison est toujours trop bien construite !

Est-ce tout ? Que non pas !

Les vaisseaux de guerre sont faraineusement sabottés, — surtout leurs chaudières qui esclaffent à gogo. Les forts sont aussi construits de façon dégueulasse et autant peut s'en dire de tous les grands travaux : routes, ponts, lignes de chemins de fer, etc.

Tout est sabotté, mille marmies !

« Mais, vont objecter des bons bougres, n'y a-t-il pas partout un mossieu Qui de droit qui devrait inspecter sévèrement et éviter le sabottage ? »

Parfaitement, il y a partout un mossieu Qui de droit ! Seulement, ce mec est un Jean-fesse qui a le graissage facile : quelques billets bleus, distribués à propos, lui fichent une sacrée berlus et lui rendent invisibles les mal-façons les plus carabiniées.

Sur les travaux de la ville de Paris, surtout, les entrepreneurs ont toujours opéré avec un sang-gène pyramidal : l'inspection y est plus qu'illusoire !

Ces jours derniers, les quotidiens ont débiné quelques-unes de ces scandaleuses voleries qui se manigencent, actuellement, dans la construction des égouts et du Métropolitain. Rue de Rivoli, entre autres, un exploitateur nommé Allard n'y va pas avec le dos de la cuillère ; ce dégoutant est chargé de construire un égout qu'on déplace du milieu de la chaussée pour le faire passer sous le trottoir, afin de laisser la place au Métropolitain. Voici quelques-uns de ses trucs :

Au-dessus de la voûte de l'égout, il reste un vide que le type néglige de faire combler ; ça promet des tassements qui lézarderont la chaussée et peut-être aussi les maisons voisines.

Et de deux : le lit de l'égout devrait avoir un béton de vingt centimètres d'épaisseur — il en a juste huit !

Puis, l'entrepreneur n'emploie que des matériaux dégueulasses ; il mélange de la pierre friable à la maçonnerie... et ainsi de suite !

La découverte de ce pot-aux-roses a fait du potin à la Voilère municipale ; on fait une enquête.

Qu'en résultera-t-il ?

Pas grand chose !

L'entrepreneur fricoleur trouvera un joint pour se tirer d'embaras et si, par hasard, on veut le forcer à recommencer tous ses travaux il y consacrera — quelle à les sabotter pareillement au second coup !

Mais en voici bien une autre : quand on a su que les sabottages de l'exploiteur Allard

étaient découverts, une tapée de bons bougres ont écrit à la Volière municipale pour faire connaître les malfaçons qui se maillaient aux quatre coins de Paris.

Tant et si bien que les conseillers cipaax sont sur les dents! Pour se tirer du pétrin ils vont coller la responsabilité sur le dos de l'Administration de la Ville et eux se posent en braves naïfs qu'on a roulé impunément.

Le populo est si jobard que ça a chance de prendre! On donnera un coup de gueule contre l'Administration... et les voleries s'oublieront!

Quant aux entrepreneurs, ils sont si gentils, si serviables, ils ont le porte-braise si ouvert... qu'il faudrait être bien bargeux pour leur chercher pouille sérieusement: il n'en fera ni chaud ni froid et ils continueront à saboter sans vergogne!

— 0 —
Ce qui me fiche en rogne, c'est de voir que, tandis que les capitalistes s'entendent si richement au sabotage, les prolétaires refoulent au truc.

Y a des turbineurs qui, par stupide vanité, pour faire voir qu'ils sont costauds, bûchent kif-kif des dératés, s'esquintant à gratter, tout en ne palpant qu'une paye de famine.

Que ne pratiquent-ils le système anglais: à mauvaise paye, mauvais travail!

C'est si simple d'en foutre à un patron, rien que pour son argent... et même moins!

Il n'y a pas longtemps, un camaro menuisier qui a gratté en Angleterre, à Londres, où il palpait une meilleure journée qu'à Paris, me racontait que, dans les ateliers, si, par hasard, pour se mettre à l'aise, il quittait son gilet, un copain anglais venait lui frapper sur l'épaule:

— Eh, camarade, lui disait-il, remettez votre gilet, vous travaillez trop fort en manches de chemises; nous ne sommes pas en France; allez doucement!...

Voilà qui est pratique, nom de dieu!

Les capitalistes nous donnent d'ailleurs l'exemple: un entrepreneur accepte un travail à n'importe quel prix, certain qu'il est d'y trouver toujours son bénéfice en sabottant sur la façon et la qualité des matériaux.

Que n'imitent-ils le truc?

Quand un singe s'avise de réduire la paye il n'y a qu'à ralentir le boulot... ou bien le paner, faire des loupes et gâcher le turbin.

Pour le travail à la journée le sabotage est d'une simplicité épatante. Il n'est pas impossible pour le travail aux pièces — il suffit de trouver le joint.

L'important est que les bons bougres se familiarisent avec la pratique du sabotage, de façon à l'utiliser pour résister aux voleries patronales.

Tout d'abord, le sabotage n'est pas une panacée mirabolante: c'est un moyen de lutte kif-kif la grève et le boycottage.

Et, en attendant qu'on soit assez à la hauteur pour envoyer paître les exploités, prendre possession du bazar social et travailler en fringans, pour nos oignons, sans patrons ni maîtres, on n'usera jamais trop des moyens de résistance que nous avons à notre portée.

Vive l'armée, foutre!

Au tourniquet! — A Toulon, Vanhof Gustace, simple mathurin, a ramassé dix ans de réclusion pour avoir barboté une chemise de laine à un copain;

Un exclu de l'armée, Zorbes Léonce, a ramassé cinq ans de réclusion pour avoir chappardé un jersey de 59 sous.

Par contre, Bersier Pierre, lieutenant de vaisseau, et décoré de la Légion d'honneur, qui s'est esbigné à Monte-Carlo avec une quinzaine de mille balles (la paye des marins étrangers du port) a juste ramassé cinq ans de prison, — par défaut. S'il se fut présenté peut-être l'aurait-on félicité.

Les conseils de guerre valent les tribunaux civils: cacherie pour les humbles, mansuétude pour les neveux d'archevêque!

Expressions amicales. — Voici un échantillon des coups de gueule d'un adjudicateur corso du 111^e lignard, lorsqu'il fait picoter les pousse-cailloux:

— Tas de cornichons! Tas de crétins!
— Quelle andouille ficelée que ce moko de R... qui met l'arme sur l'épaule droite au commandement « portez »!
— Celui-là, c'est la masturbation qui l'empêche de porter l'arme.
— Celle qui t'a pondu aurait mieux fait de se torcher avec un rasoir.

Plutôt la mort! — A l'île Ste-Marguerite, Calendat, trouillon au 112^e s'est jeté du haut du fort et est allé s'abattre sur les rochers du bord de la mer. On l'a ramassé en capitotade.

A Beauvais, nouveau suicide: Beaudouin, pousse-cailloux au 54^e s'est fichu une balle dans la cervelle.
C'est-y bêta de se tuer ainsi — pour l'armée!

PROJETS POUR 1900

La grande mascarade internationale de 1900 ne fera pas radiner à Paris que des empereurs, des marquis, des richards, des putains et autre séquelle de même farine. Il y viendra aussi des bons bougres, d'un peu tous les patelins, pour voir, pour travailler, pour s'instruire.

Les gas qui en pincent pour la Sociale profiteront de l'occasion pour se donner des rendez-vous, se réunir, s'entendre, échanger leurs impressions et élaborer des tactiques de lutte.

Il n'y a donc pas besoin d'être aussi malin que mamzelle Couesdon pour prédire qu'en 1900 il y aura plus d'un Congrès international à Paris.

Déjà les socialistes autoritaires ont lancé des appels pour amorcer une parlotte internationale. Au Congrès international de Londres, en 1896, où les socialistes politiques ramassèrent (dans la section française) une si belle pelle, il avait été convenu que le prochain congrès social-démocrate aurait lieu en 1900, en Allemagne.

On espérait ne pas offusquer Guillaume-le-Teigneux — qui laisserait faire, pensait-on. Et on était sûr qu'aucun vrai révolutionnaire ne s'amènerait, — crainte d'être expulsé d'autorité.

Dans un tel congrès les politicards auraient donc pu popotter en famille.

Ce rêve de foireux n'a pu se réaliser. Vu le caractère mabouliste de Guillaume, les organisateurs de cette parlotte ont abandonné leur dada et ont passé la main à leurs amis de France, avec prière d'emmener un Congrès, à Paris, pour 1900.

« L'entente socialiste », une salade de socialistes politiques ou blanquistes et guesdistes se font risette, tandis que les allemands réclament un brin, a nommé une commission qui va s'occuper de ce fameux Congrès.

Et, pour commencer, les types viennent de fixer les conditions d'admission. Ils ont bougrement bien fait! De la sorte, tous les bons fleux qui, peu au courant des chichis d'écoles, auraient pu se laisser amorcez par l'étiquette, sauront illico de quoi il retourne.

Voici l'acte de foi qui sera obligatoire à la porte de cette parlotte:

« Socialisation des moyens de production et d'échange, entente internationale des travailleurs et prise de possession socialiste du pouvoir par le prolétariat organisé en parti de classe. »

Sur les deux premiers points: « Socialisation et entente internationale », on est tous d'accord.

C'est une autre paire de manches quand il s'agit de la prise de possession du pouvoir.

Quantité de bons bougres, — et j'en suis, foutre! — affirment et prouvent que le seul fait de vouloir s'emparer du pouvoir politique est la négation formelle du socialisme. Il n'y a donc pas mèche que ceux-ci dépassent la porte du Congrès en question.

Au surplus, ne chercheront-ils pas à y pénétrer!

Les conditions ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient en 1896. A cette époque, l'incompatibilité d'accord entre les révolutionnaires et les politiques n'était pas tangible pour tous. La lumière se fit au Congrès de Londres. Un camarade, Dometa Nieuwenhuis, engagea les autoritaires à déclarer que, désormais, seraient seuls admis aux parlottes de la Social-Démocratie les partisans de la prise de possession du pouvoir politique.

— Déclarez ça, leur disait-il avec moquerie, et jamais plus vous ne nous reverrez dans vos congrès!

Ce que Dometa demandait, avec un tantinet de chinage, les socialistes politiques viennent de le décider: à leurs Congrès ils n'admettront que les partisans d'un gouvernement socialiste.

Nous voilà fixés! Done, que les parlementaires parlotent entre eux, les révolutionnaires n'iront pas les déranger!

— 0 —
Qui donc répondra à l'appel des socialistes politicards?

Ce n'est toujours pas les syndicats! Plus que jamais les groupes corporatifs ont soupé de la politique.

Ils n'auront pas, non plus, l'adhésion des révolutionnaires sans étiquette et, encore moins, celle des anarchos.

Quant à l'accord avec les allemands, ça pourrait bien casser avant 1900.

En résumé, que restera-t-il à ces politiques?

Tout au plus des groupes électoraux! Pour un congrès socialiste et international, ce sera bougrement maigre.

Le fiasco de cette parlotte sera d'autant plus éclatant qu'il se tiendra d'autres Congrès:

Primo, un Congrès international corporatif où s'amèneront des quatre coins de la boule ronde, une trifouillée de bons fleux mandatés par les syndicats.

Deuxième, il y a des chances pour que, de suite après ce congrès, ait lieu une conférence internationale à laquelle prendront part tous les bons fleux qui en pincent franchement pour foutre en l'air le vieux monde.

Ces deux congrès réunissent tout simplement le double aspect du mouvement social, —

corporatif, révolutionnaire, anti-parlementaire, anti-étatiste.

Et on verra enfin que, malgré les airs directeurs que se donnent les socialistes politicards et autoritaires, ils ne sont pas les meneurs du mouvement: ils seront remis à leur place naturelle, — à la queue des radicaux de gouvernement.

Mais fichtre, en voilà assez sur ce chapitre, — on recausera de tout ça!



Exploiteur de gosses

Liancourt. — Il ne suffit plus aux patrons d'exploiter nos compagnes et de faire baisser les salaires en les mettant en concurrence avec nous, ils ont trouvé pire: l'exploitation des gosses!

Du coup, y a presque plus besoin de salaires; sous prétexte que c'est des petiots à qui on apprend un métier, on les fait bûcher presque à l'œil. Le peu de travail qu'ils font est autant que ne produiront pas les vrais prolétaires et la différence entre le salaire que toucheraient ceux-ci, s'ils faisaient ce boulot, et ce que palpent les gosses, reste dans la poche des capitalistes. C'est du bénéfice vite réalisé!

Un sagoïn de Liancourt, fabricant de cartonnages, met bougrement le truc en pratique: il s'est monté une collection de gosselines qui triment pour presque rien et, au surplus, il est moins chiche d'engaulades que des pièces de quarante sous.

L'autre matin, à peine arrivée, une des pauvrettes a été engueulée pire que du polisson pourri; un des cabots du singe avait fiasqué dans l'atelier et l'animal (le patron et non le cabot) en a profité pour agoniser la petiote de sottises: « Espèce de petite vache, bavait-il, je te le ferai ramasser avec ta gueule... Et avec ta gueule aussi je te ferai lécher le cul de mes chiens... »

La gosseline a pleuré kif-kif une fontaine Wallace toute la matinée et, toujours chialant, elle a radiné chez ses parents, à l'heure du boulotage.

Quand son bon bougre de paternel a vu la chose, il est allé relancer l'exploiteur insolent et, pour lui apprendre à tenir bouche son égoût à paroles, il lui a fait une sorte de galbeuse. Pour un peu, les coups de gueule du gas se seraient miraculeusement transformés en châtaignes.

Chichis d'ambitieux

Calais. — La municipalité socialote est divisée en deux clans: les copains à Salembier et ceux à Delcluze.

Autrefois, Salembier et Delcluze, étaient amis comme cochons, mais l'ambition les a désunis. Il fut un temps même où Delcluze se qualifia anarcho — mais c'est de l'histoire ancienne! Il n'était alors qu'un bistrot; depuis, l'appétit lui est venu et, maintenant qu'il est maire de la ville, il ne se souvient plus de ses opinions d'antan.

L'autre jour, en pleine séance, Salembier a accusé Delcluze et ses copains d'avoir transformé la Volière municipale en un olaque où on tripote à gogo.

Qui a tort, qui a raison de Salembier ou de Delcluze?

Ni l'un ni l'autre! Bibi seul est dans le vrai et je dis: si Salembier et Delcluze, au lieu de s'acquiescer à la conquête du pouvoir, étaient restés au milieu des prolétaires et avaient continué à faire la guerre au capital et à l'Etat, ils seraient encore amis comme cochons... et les affaires de la Sociale en seraient bougrement plus avancées!

Chasse au requin

Bourges. — Si tous les huissiers avaient la réception qu'a raté d'avoir le requin-d'entre Bailly, ils donneraient vite leur démission.

Le chicanous était parti à Vailly, faire des mistouffes à un campluchard qui le reçut en lui fourrant sous le blair le canon d'un fusil. Le cul-terreux n'eut pas le temps de tirer; le requin et lui se prirent aux cheveux et, sans un voisin imbécile qui vint au secours du recors, cette mauvaise bête aurait passé un vilain quart d'heure.

Le malheur est que, pour si peu, le paysan a été fichu au bloc et on va le saler... Ce qui n'arriverait pas si tous les pauvres bougres à qui les chicanous font des mistouffes rualent dans le brancard.

Réponse aux cafards

Brignoles est un patelin du Var où, ces jours-ci, avait lieu une élection municipale. Un bon fleu mit son grain de sel dans les

chichis des votards et expliqua qu'on pouvait foutre tous les candidats dans le même sac.

Le torchon cafard, la Croix du Van s'ofusqua de voir débiter la religion du mûselage universel et agonisa le copain de sottises. Celui-ci, ne voulant pas discuter avec les crétins, leur répondit de chic façon: il chargea une bonne charretée de fumier, planta une grosse croix au-dessus et, à côté, étala en plein la Croix puis, à droite il installa un sabre de bois et, à gauche un goguenot avec le petit balai — sabre et goupillon!

Ensuite, il fit avec son attelage deux fois le tour du village; les bigotes se s'gnaient, les hommes rigolaient!

Le maire parlait de dresser procès-verbal, mais ça n'intimida pas le camaro qui, en réponse, parla de dresser la trique.

Attention, les bons bozgres!

Réclamez partout

L'ALMANACH

DU

Père Peinard

pour l'année crétine 1899

Au 107 calendrier révolutionnaire

Prix de l'Almanach: 0 fr. 25

franco: 0 fr. 35

Communications

Paris

Causeries de la salle de la rue des Fourneaux, 74, rue des Fourneaux.

Vendredi 10 février: J. Uhry: La recherche de la paternité.

Samedi 11 février: Soirée de famille.

Lundi 13 février: G. Grémoneur: La société a-t-elle le droit de punir?

Mardi 14 février: Albert Charpentier: De la suggestion morale.

Mercredi 15 février: J. ds Schlumberger: Histoire de l'art (2^e causerie). L'architecture du moyen âge.

Joué 16 février: Secrétariat populaire. Chant pour enfants.

Consultations médicales et juridiques gratuites.

— Le groupe communiste du XIV^e, réunion tous les lundis soir, salle du Moulin de la Vierge, rue de Vanves, 102.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h., 1/2 du soir, 5, rue de l'Arbalète (ancien lieu de réunion).

Banlieue

SAINT-OUBIN. — Réunion des camarades le samedi soir à 8 h., 1/2, salle Ansel, 8, rue de la Chapelle.

Causeries et discussions sur les questions sociales.

SAINT-DENIS. — La « Pensée Nouvelle », groupe d'études scientifiques et littéraires, tient ses réunions le mardi soir au local convenu.

Province

NICE. — Les camarades qui désirent lire des brochures libertaires peuvent s'adresser au camarade Payolle Marius, 10 rue Lascaris.

— Groupe d'études, tous les samedis soir, au Cent de Piquet, faubourg de Ham.

URGENCE.

BRUZEVAL. — Le P. P. est en vente au café de Colombel, rue des Bains.

NIMES. — Les libertaires nîmois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge.

ROUBAIX. — Tous les samedis, réunion au 111e, chez François, maison Bourgeois, à 8 h. et au Tambour-Maitre, 14, rue des Longues-Haies.

REIMS. — Les camarades du Faubourg de Laon se réunissent tous les samedis au café de la République, 25, rue St-Thomas; ceux du Barbâtre au café St-Maurice.

CHARTRES. — Les libertaires de Chartres se réunissent le samedi à 8 h., 1/2 au restaurant du Pont de Mainvilliers (ancienne maison Dubosc). Les nouveaux venus sont invités.

Demander le camarade Nauggat.

Petite Poste

W. Genève. — S. Roubaix. — L. Moudun. — B. Macon. — B. Ouvray. — D. Montluçon. — C. Nice. — P. St-Etienne. — T. St-Quentin. — A. Triboué. — V. Couilly. — B. Bruzeval. — S. Crousot. — P. Millau. — M. Troyes. — M. Antibes. — V. Nîmes. — S. Ahun. — T. Charleville. — H. Orléans. — P. Lille. — C. Liancourt. — M. Reims. — H. Alais. — B. Abbeville. — V. Pittsburg. — C. Weir City. — S. Savonnières. — P. Nice (2 fr.). — G. Amiens. — J. Lons-le-Saulnier. — B. Le Mans. — C. Chambéry. — T. Bourgois. — B. Brest.

E. C. Beaucaire. — Je n'ai plus eu de ses nouvelles depuis décembre.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Ce journal est composé par des ouvriers syndiqués

Le gérant: L. GRANDIDIER.

Imp. Grandidier, 15, rue Lavieville, Paris.



C'est Guillaume le Teigneux qui est le chéri de Marianne et Félix qui tient la chandelle.

CLOVIS DÉCEMBRE

PAR
LOUISE MICHEL

Mme Ménélas de La Giffargue, très coquette, fort jolie, encore plus légère était bien en cour; c'était le temps où, en bas de sa poitrine décolletée en angle aigu, Mme César portait la rose bénite offerte par la cour de Rome.

A force de tourner dans les valse impériales, à force de suivre les grandes chasses et autres divertissements, Mme Ménélas prit une fluxion de poitrine et mourut.

Ce n'était pas qu'elle fut bien bonne mère; mais, parfois, quand elle n'avait rien de mieux à faire, elle faisait venir ses filles et s'amusait à les attifer comme elle eût fait de poupées; il lui arrivait même, quand elle les trouvait gentilles, de les embrasser. Yseult avait gardé dans sa mémoire de douces paroles qu'elle leur avait adressées un jour qu'elle vérifiait en même temps devant sa glace l'influence gracieuse des mots aimables sur les lèvres qui les prononcent.

On pouvait s'occuper de ces choses: l'Empire c'est la paix, le sang avait séché dans les rues, l'herbe avait crû sur les fos-

sés, et ceux qui mouraient proscrits et déportés étaient si loin que leurs derniers soupirs ne troublaient pas les fêtes qui donnaient disaient-on, du pain aux travailleurs — surtout de l'or aux intrigants.

Personne cependant n'était de bonne foi dans l'adoration de la dynastie, si ce n'est quelques vieux soldats à demi en enfance qui confondaient l'aigle de Boulogne avec l'aigle d'Austerlitz.

Sachant qu'on ne jouirait pas toujours, on voulait jouir rapidement. Le baron Ménélas de La Vallée acheta (sous prétexte d'y passer les premiers temps de son veuvage), un vieux château enfoncé sous d'épaisses feuillées; c'était son rêve le plus cher.

Peu s'en fallut qu'il ne fit restaurer la herse et le pont-levis pour les faire baisser et lever devant ses hôtes; peut-être aussi, tout bénin qu'il était, y eût-il installé une ou deux potences sur les tours, s'il eût osé. Ce n'était pas sa faute si ce beau temps était passé.

Mais dans la solitude de son château, livré davantage à lui-même, il prit l'habitude de dormir beaucoup, et s'en trouva si bien qu'il la garda.

Les petites avaient peur dans les grands appartements où soufflait si haut la bise; elles s'y pelotonnaient, songeant à leur mère qu'elles ne verraient plus et se serraient l'une contre l'autre, toutes pâles, quand le soir faisait flotter des ombres sur les grands murs aux tentures sombres.

La période d'activité de leur père était passée; il avait donné tout ce qu'il pouvait donner de vie à sa stupide vanité, et maintenant, content il dormait, attaché à son polypier, et si doucement il s'y arrangea, qu'il y resta tout ensommeillé, ayant confié à

une institutrice, richement rétribuée, l'éducation de ses filles.

Cette dame avait plus de certificats et de recommandations que la voleuse la plus illustre de la haute pègre.

M. le baron crut ses devoirs paternels suffisamment remplis.

Mme de La Roche-Aiguë, l'institutrice, appartenait à la race des pieuvres.

Les trois sœurs, pauvres petites victimes des stupidités humaines, craignaient plus que tout au monde, leur institutrice.

Toutes leurs espérances se formulaient ainsi: peut-être bien que Mme de La Roche-Aiguë s'en ira!

Mais Mme de La Roche-Aiguë ne s'en allait pas; elle se trouvait trop bien pour cela.

Une fois, les enfants remarquèrent que l'objet de leur effroi avait quelques cheveux blancs et, par conséquent, devait être vieille. Elles allèrent jusqu'à parler de sa mort prochaine: des cheveux blancs, pour elles, présageaient la tombe.

Un jour d'examen de conscience, elles s'effrayèrent de cette pensée et s'en confessèrent toutes trois comme d'un désir criminel de la mort de leur institutrice.

L'abbé Maxime était justement le directeur de Mme de La Roche-Aiguë; elle avait soin de lui confier ses vertus, de parler de son dévouement, de ses malheurs.

L'abbé conta à cette digne personne la frayeur des pauvres petites.

C'était un vieux prêtre qui regardait Mme de La Roche-Aiguë comme une sainte. N'avait-elle pas fait don à Saint-Yves d'un ex-coto constatant que ses prières avaient été exaucées en plus d'une occasion? N'était-elle pas la veuve d'un dévoué partisan du roi?

L'abbé Maxime était un auxiliaire d'autant plus sûr pour Mme de La Roche-Aiguë que le vieux Breton croyait profondément à la sainteté de la dame.

Teut en l'exhortant à gagner l'affection des enfants, il déplorait la profonde perversité de ces petites créatures ingrates et les recommandait aux prières de Mme de La Roche-Aiguë afin qu'elles n'en vissent pas à essayer de lui nuire.

La mégère prit peur, se sentant coupable d'une foale de tortures intimes envers les enfants qu'elle détestait.

De cet instant, elle ne les tourmenta plus ouvertement. Qui sait si, poussées à bout, elles ne lui eussent pas mis de l'arsenic dans son eau sucrée et mille autres craintes de ce genre. Mais, pour être plus cachées, les persécutions en devinrent plus cruelles.

Jamais elle ne les contrariait en apparence, car jamais elles n'osaient avoir une autre volonté que celle de la terrible femme.

Si elles paraissaient se plaire à la maison, Mme de La Roche-Aiguë les emmenait à la promenade; si elles couraient de bon cœur dans les champs, il fallait rentrer.

Avaient-elles faim, Mme de la Roche-Aiguë disait de sa voix aigre: Laissez cela, si vous ne pouvez plus manger, ne vous forcez pas! Et les enfants sortaient de table enviant le pain qu'on jetait aux chiens et laissant leurs assiettes pleines.

L'étude était un autre genre de supplice; Mme de La Roche-Aiguë les enveloppait de son regard glauque, vérifiait les devoirs, faisait réciter les leçons, sans qu'elles visent jamais si elle était oui ou non satisfaite.

(La suite au prochain numéro.)